

Définition du parapluie :

Ami commode, ami nouveau
Qui contre l'ordinaire usage,
Reste à l'écart quand il fait beau,
Et se montre les jours d'orage.

.

—Un journal américain nous rapporte le fait suivant pour établir l'efficacité de l'annonce dans les journaux.

Dernièrement le *Morning News* publiait ce qui suit :

"Garçon demandé s'adresser à G. D. R. Hubblard, No. 379 State Street

Deux jours après, le même journal publiait cette autre annonce ;

"En cette ville, un garçon est né à M. et Mde. G. D. R. Hubblard."

Dites maintenant que les annonces ne sont pas efficaces

.

Chantons les amours de Jeanne.
Chantons les amours de Jean.
Rien n'est si charmant que Jeanne.
Rien n'est si charmant que Jean.

Jean ne fait rien que pour Jeanne,
Et Jeanne fait tout pour Jean ;
Jean aime tout avec Jeanne,
Jeanne n'aime rien sans Jean.

On n'a qu'à chagriner Jeanne
Si l'on veut voir pleurer Jean ;
Si l'on veut voir rire Jeanne,
On n'a qu'à divertir Jean.

Jean met la table avec Jeanne,
Jeanne s'y place avec Jean ;
A tout ce que goûte Jeanne,
Aussitôt veut goûter Jean.

Vous voyez se lever Jeanne
Sitôt que se lève Jean ;
Jean recherche toujours Jeanne,
Jeanne retrouve toujours Jean.

Si toute maîtresse est Jeanne,
Et si tout amant est Jean,
La femme est une autre Jeanne,
Et l'époux un autre Jean.

Jean vient donc d'épouser Jeanne,
Jeanne est la femme de Jean,
Jean ne reconnaît plus Jeanne,
Et Jeanne méconnaît Jean.

Tout ce qui revient à Jeanne
Est sûr de déplaire à Jean ;
Quand vous verrez rire Jeanne
Vous entendrez gronder Jean.

Le mets que ragoûte Jeanne
Soulève le cœur à Jean ;
Le lit où va coucher Jeanne,
Ce n'est plus le lit de Jean.

Jean ne peut vivre avec Jeanne,
Jeanne se meurt avec Jean ;
Jean prie Dieu de prendre Jeanne,
Jeanne au diable donne Jean.

Le jour qu'expirera Jeanne
Sera le beau jour de Jean ;
On ne verra danser Jeanne
Que sur la fosse de Jean.

FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE "

LE SECRET DE ROCH

DEUXIÈME PARTIE.—LE MAUDIT

XIV

CHATEAUX EN ESPAGNE.

(Suite.)

Les deux autres voyageurs s'étaient également arrêtés. Tous les trois dirigeaient leurs regards vers le même point.

Sur la crête de la montagne des lumières rougeâtres couraient çà et là, tantôt se mouvant à droite, tantôt disparaissant pour se montrer presque aussitôt après à gauche.

—Que veut dire cela ? demanda le curé intrigué.

—Je l'ignore, répondit Jayme, J'ai passé bien des nuits dehors. Je n'ai jamais rien vu de pareil.

—Sans doute quelque feu allumé par les bergers, objecta Anastase qui, visiblement pris de peur, cherchait une explication à son trouble.

—Les feux ne voyagent pas, répliqua malicieusement Jayme, et puis il ne fait pas un temps à devoir se chauffer.

—Si c'étaient les insurgés ? articula le muletier, tout pâle.

—Qu'importe ! fit le contrebandier. Avançons, nous verrons mieux de près.

Anastase, sans rien répondre, avait lâché la bride d'un mouvement automatique et était allé se poster derrière la mule.

Jayme eut un sourire. La poltronnerie du paysan était à la fois comique et pitoyable.

—Nous ne pouvons rester ici, continua le contrebandier.

Il alla prendre la bride de la bête qu'il tira à lui pour la faire avancer.

Le curé avait fait un grand signe de croix en recommandant son âme à Dieu.

Anastase, lui, eût donné cent duros pour se trouver dans sa cabane, et tout bas il marmotait :

—Je n'aurais pas dû prêter ma mule.

Mais Jayme faisait semblant de ne rien entendre et marchait toujours, traînant le curé et la monture.

Le muletier avait hésité un moment. Devait-il les suivre ou rester sur place ? Ce dernier parti l'eût laissé seul. Il emboîta le pas comme s'il eût été mené à la remorque.

Tout à coup le son d'un cornet à bouquin vibra au loin.

Taco, qui avait rejoint son maître, se mit à aboyer avec force.

—Hahé, Taco, cria Jayme en lui allongeant un coup de pied.

Le chien se replia en arrière, la queue entre les jambes.

L'appel donné par le cornet à bouquin avait été entendu, et de plusieurs côtés à la fois des sonneries répétées y avaient répondu.

Simultanément la montagne s'était couronnée en divers endroits de grandes flammes rougeâtres. Bientôt des voix d'homme qui semblaient se chercher se mêlèrent à des aboiements de chiens. Jayme avait posé ses deux mains en avant au-dessus des yeux pour mieux voir.

—Ce sont des gens qui portent des torches, dit-il.

Et ramenant ses deux mains à la bouche en guise de porte-voix :

—Ohé ! de la montagne, cria-t-il à pleins poumons.

Ce cri roula dans la foudrière, monta sur les pentes, puis se perdit au loin, répercuté par les taillis.

Un long silence succéda.

Comme le contrebandier allait renouveler son injonction :

—Qui va là ? interrogèrent au loin plusieurs voix également anxieuses.

—Nous sommes trois qui nous rendons à la Chênaie, répondit Jayme.

Les torches se rapprochèrent brusquement. Plusieurs hommes dévalèrent en même temps de la montagne.

Un cri parti du groupe des arrivants. Deux minutes après Diégo était dans les bras du curé.

—Ah ! vous nous avez donné une belle peur, monsieur l'abbé, dit le jeune homme en laissant couler sur ses joues deux grosses larmes de joie.

—Et Marie ? demanda le vieillard qui avait peine à se remettre de son émotion. Elle doit avoir été bien inquiète depuis mon départ de la Chênaie.

—Elle a craint comme tout le monde qu'il ne vous fût arrivé quelque malheur irréparable, mais les signaux que vous venez d'entendre l'auront un peu rassurée.

Rafael et le sergent Robreno s'étaient avancés et avaient serré la main au prêtre.

—Partons, mes enfants, dit l'abbé, touché de ces témoignages d'affections. Il ne faut point prolonger la peine de ceux qui nous attendent.

Diégo, Rafael et le sergent prirent les devants aussi impatients l'un que l'autre d'annoncer l'heureuse nouvelle aux gens du village.

Ils étaient encore à un quart d'heure de la Chênaie quand ils aperçurent dans le chemin la nièce de l'abbé, entourée de quelques femmes.

Depuis le départ de Diégo et des autres habitants de la Chênaie qui avaient promis de battre les environs pour retrouver les traces du curé, la pauvre Marie, en proie au plus profond accablement, était restée assise à sa fenêtre, interrogeant l'horizon d'un regard anxieux et cherchant à découvrir, dans les appels lointains des cornets à bouquin, le sort de son bienfaiteur.

Aussi eut-elle un tressaillement quand elle aperçut au bout de la route, aussi loin que ses regards pouvaient porter, plusieurs silhouettes qui semblaient s'approcher du presbytère. Peu à peu les ombres confuses qu'elle voyait ainsi se mouvoir et grandir d'instant en instant prirent des formes plus accusées. Sa perplexité ne fut toutefois pas de longue durée. Aux exclamations de joie des arrivants, elle reconnut qu'il s'était passé quelque événement de bon augure. Bientôt elle distingua la voix de Diégo, qui criait en agitant un mouchoir :

—Le voici.... le voici....

Ce cri avait retenti presqu'au même moment jusqu'aux habitants les plus éloignés du village, car cent bouches s'étaient empressées de le transmettre de maison en maison. Chacun était accouru pour fêter le retour du pasteur et de ceux à qui il devait son salut. Marie s'était élancée la première au-devant d'eux. Du plus loin que Diégo la vit, il la tranquillisa par un geste expressif.

—Je lui ai parlé, il ne tardera pas à se trouver parmi nous, dit-il avec précipitation aussitôt qu'il fut à portée de se faire entendre.

La jeune fille avait fait un mouvement pour